

Langage, pensée et signification

Mortéza MAHMOUDIAN
Université de Lausanne

Résumé. De nombreuses études ont été consacrées aux rapports entre langage et pensée. Traditionnellement, le rapport langage/pensée est considéré sous un seul angle : celui des unités significatives (mots) et catégories de pensée (choses). Ainsi, restent hors jeux toutes les opérations mentales qui sous-tendent l'acquisition et le maniement des sous-systèmes, dont la phonologie, la morphologie. Par ailleurs, la question est posée de la façon suivante : y a-t-il une relation de détermination entre les deux phénomènes ? Dans l'affirmative, est-ce le langage qui détermine la pensée ou au contraire, est-il déterminé par elle ? En abordant le problème de cette façon, on part — me semble-t-il — de certains postulats : l'homogénéité et du langage et de la pensée ; la simplicité de leurs rapports et l'identité de la pensée à ce qui est exprimé par le langage (autrement dit, la signification linguistique). La remise en question de ces postulats conduit à concevoir langage et pensée comme des phénomènes complexes, entretenant des rapports complexes : variés et hiérarchisés.

Mots-clés : Complexité des langues ; Complexité de la pensée ; Variété de la mémoire ; Langue et expérience ; Arbitraire du signe ; Limites de l'arbitraire ; Variété de la signification lexicale ; Variété de la signification grammaticale

1. POSITION DU PROBLEME

Les rapports entre pensée et langage ont toujours attiré l'attention des chercheurs tant philosophes que linguistes. Passé la confusion classique entre langage et pensée, la question est «Laquelle, de la langue ou de la pensée, détermine l'autre ?»

Cette interrogation repose sur au moins trois postulats : a) les langues consisteraient en un ensemble de phénomènes homogènes, ayant tous le même statut dans le comportement et l'intuition du sujet parlant, b) il en irait de même pour les catégories de pensée. Celles-ci auraient un comportement identique, et c) les relations qu'entretiennent les phénomènes linguistiques et les catégories de pensée ne souffriraient aucune variation, tous étant régis par les mêmes lois valant partout.

En outre, la façon dont la question est posée porte les traces d'une confusion millénaire. Si langue et pensée sont comparées, c'est qu'il y a une base commune aux deux. On ne parvient à cette base commune qu'en sacrifiant aux phénomènes de signification nombre d'aspects importants de la structure d'une langue tels que les phénomènes phonologiques ou morphologiques. Quant à la signification, généralement on la limite au domaine lexical, négligeant nombre d'aspects, dont la signification syntaxique. En d'autres mots, la formulation de la question et les réponses qui y sont apportées impliquent la réduction de la langue à la signification — essentiellement lexicale.

Pour éviter ces inconvénients, il me semble nécessaire 1° d'abandonner ces postulats, et de prendre en compte l'hétérogénéité tant du langage que de la pensée. Et, en même temps, d'admettre la complexité de leurs rapports ; et 2° se garder de réduire la langue à la seule signification lexicale. Vaste projet, qui appelle de longues études théoriques et des enquêtes d'envergure. Je ne pourrai même pas esquisser à grands traits les tenants et aboutissants de cette perspective. Je me contenterai de l'examen de quelques unes des thèses courantes.

2. HUMBOLDT

Wilhelm von Humboldt occupe, dans le débat sur le langage et la pensée, une position en vue¹. D'abord, par l'œuvre monumentale — 17 volumes publiés — qu'il y a consacrée. Ensuite, par l'actualité des problèmes qu'il a

¹ «Ces recherches culminent chez Wilhelm von Humboldt, notamment dans son ouvrage posthume *Über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues und ihren Einfluss auf die geistige Entwicklung des Menschengeschlechts* (1836 ; De la diversité de structure des langues humaines et de son influence sur le développement spirituel de l'espèce humaine). Cette œuvre domine de haut le XIXe siècle» (Riccœur, s.d.).

soulevés, et qui ne cessent de revenir périodiquement sur la scène tant linguistique que philosophique, et de susciter réflexions et controverses. Il paraît dès lors justifié de prendre pour point de départ les idées de Humboldt.

Les prises de positions de Humboldt sont multiples et disséminées dans divers fragments de son œuvre. Il n'est dès lors pas aisé d'en donner un aperçu clair et opératoire pour la linguistique, conçue comme une discipline dotée d'un objet empirique. Des difficultés et problèmes rencontrés dans ce parcours, ne découlent pas que la conception de Humboldt soit nécessairement entachée de confusion ou de contradiction. *A priori*, il n'est pas exclu que la pensée de Humboldt trouve — par-delà les imprécisions ou paradoxes apparents — sa cohérence dans une structure complexe. On ne peut non plus prendre pour acquise cette structure complexe mais cohérente. Pour se prononcer là-dessus, on doit procéder à une synthèse dont l'envergure dépasse — je tiens à le rappeler — de loin le cadre du présent exposé. Je me contenterai de mettre en évidence quelques unes des interprétations et implications des propositions de Humboldt, et de considérer les difficultés qu'elles rencontrent. Je tenterai de formuler les idées exprimées par Humboldt sous forme d'hypothèses ; propositions assez explicites pour en permettre un examen poussé. J'ajouterai encore que l'examen n'est pas centré sur la manière dont les idées de Humboldt sont reçues par les écoles et courants linguistiques.

3. LA LANGUE DONNE FORME A LA PENSEE

Humboldt écrit :

C(itation)₁. «Die Sprache ist das bildende Organ des Gedanken».

Ce qui est rendu, dans la traduction de Caussat, par «la langue est l'organe qui donne forme au contenu de la pensée» (Humboldt, 1974, p. 192). Cette formulation donne à entendre qu'il existe une pensée préalablement au langage et indépendamment de lui ; et que le rôle de la langue est de la mettre en forme. Faut-il en conclure que ce phénomène prélinguistique — appelons-le, faute de mieux, *pensée amorphe* — ne mérite pas pleinement l'appellation *pensée* ? Dans l'affirmative, cela reviendrait à distinguer au moins deux sous-catégories différentes dans la catégorie 'pensée' : pensée amorphe chaotique d'une part et pensée formée. Suivant cette interprétation, on peut présenter l'idée de Humboldt sous forme d'une Hypothèse (H₁).

H(ypothèse)₁. La langue donne forme à la pensée amorphe

Cela semble bien correspondre à la conception de certains linguistes. Ainsi Ferdinand de Saussure qui dit «Psychologiquement parlant, abstraction faite de son expression par les mots, notre pensée n'est qu'une masse amorphe et indistincte. Philosophes et linguistes se sont toujours accordés pour reconnaître que, sans le secours de signes, nous serions inca-

pables de distinguer deux idées d'une façon claire et constante. Prise en elle-même, la pensée est comme une nébuleuse où rien n'est nécessairement délimité» (Saussure, 1916, p. 155). De même, André Martinet affirme que «[...] le langage sert, pour ainsi dire, de support à la pensée, au point qu'on peut se demander si une activité mentale à qui manquerait le cadre d'une langue mériterait proprement le nom de pensée.» (Martinet, 1960, § 1.4).

Il n'est pas de mon propos de déterminer si ces linguistes ont été influencés par les idées de Humboldt, ou s'il s'agit là d'une redécouverte. Certains autres linguistes — dont Sapir (1991) ou Whorf (1969, p. 125) — se réclament expressément des enseignements de Humboldt. On verra dans la suite d'autres affirmations de Humboldt qui confortent cette interprétation.

Cette hypothèse soulève plusieurs questions. Par exemple : 1° On ne sait pas quand il y a pensée proprement dite, ni quels sont les critères qui permettent de l'identifier ; 2° quelle est la langue qu'Humboldt entend confronter avec la pensée ? Car, si dans les grandes lignes, une langue est commune à toute une société, au niveau des détails, elle varie selon les classes sociales, les régions géographiques, etc.² Elle varie même auprès d'une seule et même personne suivant les conditions d'observation³; et 3° quelle est la pensée dont il parle ? Car il n'y a pas de pensée uniforme, même à l'intérieur d'une société donnée ; le scientifique dans son laboratoire de recherche ne tient pas le même genre de discours, ne suit pas le même fil de raisonnement, d'argumentation que dans son foyer familial ou dans un cercle d'amis⁴.

4. PAS DE PENSÉE SANS LANGUE

L'hypothèse H₁ correspond-t-elle bien à l'intention de Humboldt ? Qu'il soit permis d'en douter. D'aucuns préfèrent une autre traduction de la fameuse phrase «Die Sprache ist das bildende Organ des Gedanken». Ainsi, Chabrolle-Cerretini propose «la langue est l'organe qui produit-forme-génère la pensée» (Chabrolle-Cerretini, 2007, p. 87).

Cette formulation met en relief l'idée que l'action de la langue est de construire la pensée de toute pièce, et non de donner forme à la pensée préexistante — rudimentaire, chaotique —, et d'en faire une pensée «claire et constante». L'existence d'une langue est donc la condition *sine qua non* de la genèse de la pensée. C'est cette idée que j'essaie de rendre par une formule ramassée :

² Tenant compte des réactions diverses de 66 Parisiens à son questionnaire phonologique, Martinet constate que «l'absolue identité des systèmes [individuels] semble être l'exception plutôt que la règle». Cf. Martinet, 1960, § 5.6.

³ Cf. Labov, 1976.

⁴ Cf. Grize *et al*, 1983.

H₂. La langue crée la pensée

Autrement dit, il y a *tabula rasa* avant le langage. Et la langue, par son apparition, y inscrit la pensée (ou plutôt une pensée différant d'une langue à l'autre). Et certaines propositions de Humboldt confortent cette hypothèse. Ainsi :

C₂. «Les rapports que l'homme entretient avec les objets sont fondamentalement et, osons le dire, puisque aussi bien l'affectivité et l'activité dont il est le théâtre dépendent de ses représentations, exclusivement réglés par la manière dont le langage les lui transmet» (Humboldt, 1974, p. 199).

C₃. «[...] toute langue projette une vision originale sur le monde» (*ibid.*, p. 198).

En adoptant cette hypothèse, on rencontre d'autres difficultés, notamment dans le domaine de l'activité mentale opératoire. Il n'est pas rare de voir traiter de «manuel» le travail artisanal par opposition au travail «intellectuel» que serait celui d'un banquier. Le mécanicien qui localise le grain de sable qui perturbe le fonctionnement de la voiture n'a-t-il pas recours à un savoir, un raisonnement, une pensée ? Certes que si. Le problème semble procéder d'une confusion : prendre pour seule pensée possible celle qui est exprimée par un énoncé linguistique.

Considérons un autre cas : celui de l'acquisition du langage. Comment peut-on en concevoir le processus ? Une façon possible serait d'échafauder, à l'instar de Noam Chomsky⁵, une théorie innéiste, et de supposer que la structure linguistique — les unités et les règles qui la composent — a une base biologique, et est inscrite dans les gènes ; on pourrait alors dire que par maturation la fonction langagière fait son apparition, et avec elle la pensée qui en découle. Mais cela est incompatible avec la conception philosophique de Humboldt. Force est donc d'admettre qu'avant LE langage, il existe chez l'enfant une activité mentale, une sorte de pensée avant LA pensée. Plus précisément une capacité à apprendre la structure — complexe, s'il en est — d'une langue. Le processus d'apprentissage ne relève-t-il pas de la pensée ? D'ailleurs, les études menées dans le cadre de l'épistémologie génétique de Jean Piaget (1945) mettent en lumière les opérations mentales avant le langage.

Pour ce qui est de la conception innéiste (génétique), les recherches neurobiologiques tendent à montrer que les théories «tout génétique» sont aussi inadéquates que les théories «tout épigénétique»; et qu'on ne peut saisir le fonctionnement du cerveau que par l'interaction du génétique (inné) et de l'épigénétique (acquis). J'y reviendrai.

L'une des implications de ce constat est qu'on doit abandonner la conception monolithique du langage et de la pensée, et qu'il convient de concevoir les deux comme des phénomènes complexes, ayant des structures internes multiples, entretenant des relations variant selon les structures partielles.

⁵ Cf. Chomsky, 1964 et surtout 1997.

5. DETERMINATION RECIPROQUE

Considérons les passages suivants :

C₄. «[...] on méconnaît la solidarité de la conscience humaine et du langage humain, ainsi que la nature de l'entendement [...]» (Humboldt, 2000, p. 83).

C₅. «Du fait de la dépendance réciproque de la pensée et de la parole, il est clair que les langues ne sont pas à proprement parler des moyens pour représenter une vérité déjà connue, mais au contraire, pour découvrir une vérité auparavant inconnue» (*ibid.*).

On y trouve — me semble-t-il — exprimée l'idée que le langage et la pensée sont dans une relation de détermination réciproque ; en ce sens que le langage détermine la pensée, et il est déterminé par elle. Ce que je serai tenté de formuler ainsi :

H₃. Langue et pensée se déterminent réciproquement.

En soi, pareille hypothèse n'a rien d'aberrant. A condition qu'il soit explicitement énoncé quelle structure linguistique détermine quelle catégorie de la pensée. Et aussi quelle catégorie de pensée détermine quelle structure linguistique. Cela implique qu'on reconnaisse l'existence de structures variées dans la langue, d'une part et de catégories différentes dans la pensée. Ce qui fait cruellement défaut. Il s'ensuit que cette hypothèse est viciée par la circularité.

6. LE LANGAGE, OMNIPOTENT?

Voici quelques unes des positions exprimées par Humboldt :

C₆. «Tout raisonnement, toute réflexion, toute connoissance, toute existence en qualité d'être intelligens seroient donc absolument impossibles sans des instruments tels que les langues qui s'adaptent également bien à toute l'étendue de nos pensées et de nos sentiments [...] Le langage se place entre l'univers et l'homme; [...] et nous sommes incapables de nous faire de quoi que ce soit des notions claires, précises et propres à servir notre raisonnement sans l'aide des mots.»⁶

C₇. «Les rapports que l'homme entretient avec les objets sont fondamentalement et [...] exclusivement réglés par la manière dont le langage les lui transmet» (Humboldt, 1974, p. 199).

C₈. «[...] la diversité des langues outrepassa la simple diversité des signes, [...] et eu égard à la connexion qu'elles présentent et l'influence qu'elles exercent sur la connaissance et l'affectivité, une pluralité de langues équivaut à une pluralité de visions du monde» (Humboldt, 1996, p. 434). [Ici, *affectivité* est la traduction de *Empfindung*, qui, dans la traduction de Thouard est rendu par *sensation*] (Humboldt, 2000, p. 131).

⁶ Humboldt, 1903-35, Vol. V, p. 335 (je cite d'après Chabrolle-Cerretini, 2007, p. 88).

Il semble que Humboldt place dans la catégorie pensée tous les phénomènes cognitifs et émotifs : raisonnement, apprentissage, sensation, sentiment, ... Le langage étant censé déterminer la pensée, il est permis de résumer l'idée qui se dégage de ces passages en une hypothèse :

H₄. La langue détermine toutes les fonctions cognitives et émotives (ou affectives)

Elle implique que l'enfant est dans l'incapacité à apprendre quoi que ce soit avant le langage, et qu'il est insensible à l'affection de son entourage; que l'apprenti mécanicien ne peut développer ses compétences en observant les faits et gestes de son maître sans recours au langage ; que l'audition de la musique ne saurait procurer aucun plaisir sans médiation langagière; que les sourds muets sont inaptes à la perception de l'esthétique des images. Et j'en passe.

Prise au pied de la lettre, cette hypothèse est excessive, et n'appelle aucune remarque particulière, si ce n'est rappeler que pour éviter pareil excès, il convient de se garder d'étudier dans leur totalité les phénomènes complexes que sont langage et pensée.

7. PENSÉE A FACETTES MULTIPLES

Le débat philosophique sur la pensée fait apparaître au moins des catégories plus ou moins distinctes. Pascal Engel propose une dichotomie du concept : au «sens large, où 'penser' est plus ou moins synonyme de 'croire'» et «au sens étroit, où une pensée est un acte réfléchi, conscient et délibéré dans lequel on s'engage volontairement»⁷.

Cette dichotomie n'épuise pas toute la gamme des activités mentales. La réflexion volontaire et consciente est certes de la relève de la pensée. Qu'en est-il de la mémoire, c'est-à-dire le stockage et le rappel des perceptions, des raisonnements, ... ? Peut-on, doit-on la classer dans la catégorie pensée? Je crois que oui, mais en tant que sous-catégorie distincte. Or, la mémoire n'est pas, elle non plus, monobloc. En neuropsychologie, on propose une trichotomie : mémoire inconsciente, mémoire non consciente et mémoire consciente. Par exemple Ansermet et Magistretti écrivent : «il n'est pas nécessaire de passer en revue de manière consciente les différents mouvements qui nous permettent de manger de manière élégante une cuisse de dinde, nous le faisons de manière automatique.» C'est la mémoire *non consciente* ou mémoire *procédurale*. Ils continuent : «Toutefois, si nous devons en expliciter les étapes, par exemple lorsque notre rôle de parents nous appelle à enseigner les bonnes manières de table à notre enfant, nous pouvons nous rappeler, évoquer avec grande précision l'opération dans ses moindres détails» (Ansermet & Magistretti, 2004, p. 44-45).

⁷ Pascal ENGEL, «La pensée» in *Encyclopaedia Universalis* (en ligne).

Quant à la mémoire inconsciente, au sens freudien du terme, elle n'est « pas immédiatement [accessible] à la conscience, si ce n'est à travers le rêve, les lapsus, les oublis, les actes manqués et les autres formations de l'inconscient dont les significations peuvent être dévoilées par le travail psychanalytique» (*ibid.*).

Reste à savoir quelle place accorder à l'activité langagière. La pensée intervient-elle quand Pierre applique une règle syntaxique ? Ou quand Jean fait une infraction aux normes morphologiques ? Ou encore quand un Parisien feint de pratiquer l'usage marseillais ? Si oui — et je ne vois pas quel raison aurions-nous à le récuser —, il s'ensuit que toute pratique linguistique contient, au moins pour une part, de la pensée. Autrement dit, les structures linguistiques — phonologique, morphologique, syntaxique, sémantique... — sont stockées dans la mémoire. Et leur mise en œuvre fait appel à la pensée.

8. REALITE PERÇUE, REPRESENTATION, SIGNIFIE

Si l'on admet que langage et pensée ne relèvent pas de deux ordres de phénomènes incommensurables, on est amené à émettre des doutes sur l'intérêt de l'hypothèse «le langage détermine la pensée». Ainsi formulé, le problème langage/pensée est trop vague pour déboucher sur une réponse claire. Il est fondé sur un double sous-entendu : 1° la pensée perçoit fidèlement le réel ; 2° le langage ne reflète pas cette image de manière intacte, chaque langue la transformant à sa manière, la coulant dans son propre moule. Les deux sous-entendus appellent des remarques.

La thèse «pensée-reflet du réel» semble fondée sur le principe de l'universalité de l'homme et de son entendement. Actuellement, elle est contestée, entre autres, par les chercheurs en neurosciences qui affirment que l'imaginaire du sujet conditionne la perception du réel⁸. En d'autres mots, la pensée ne fonctionne pas comme un miroir qui renvoie une image objective du réel. L'idée exprimée par Freud reste valable : «Il est impossible de distinguer l'une de l'autre la vérité⁹ et la fiction investie d'affect» (Freud, 1956, p. 191).

La seconde thèse va dans le même sens que le principe classique de la linguistique du XX^e siècle. Cf. arbitraire du signe linguistique de Saussure¹⁰, organisation *sui generis* de la langue¹¹. Cependant, dans la représenta-

⁸ «Le fantasme est ce qui donne à la réalité son cadre. Il participe à la constituer telle que le sujet l'apprehende.» Ansermet & Magistretti, 2004, p. 52. Cf. aussi «Le fantasme fait à la réalité son cadre» (Lacan, 2001, p. 366).

⁹ Par *vérité*, je crois devoir entendre une perception conforme au réel.

¹⁰ Cf. «La langue est un système qui ne connaît que son propre ordre» (Saussure, 1916, p. 43).

¹¹ Cf. «La langue n'est pas un calque de la réalité», Et aussi «En fait, à chaque langue correspond une organisation particulière des données de l'expérience» (Martinet, 1960, § 1.6.).

tion du réel, l'arbitraire du signe n'est pas sans borne ; la perception a aussi son mot à dire. Comme dit Freud : «Toutes les représentations sont issues de perceptions» (Freud, 1985, p. 137). Ce qui revient à une détermination réciproque de la perception du réel et de sa représentation par la langue (=signifié) et conduirait au paradoxe, n'étaient les mécanismes subtils qui régissent l'interaction et aboutissent au sens *hic et nunc*.

9. STRUCTURE COMPLEXE

Placée dans le cadre d'une structure complexe, la détermination réciproque du signifié linguistique et du réel perçu peut être une idée cohérente. Dans une structure complexe, coexistent des facteurs qui, comme dit Edgar Morin, «sont antagonistes les uns aux autres mais qui doivent être en même temps complémentaires.» (Morin, 2000, p. 51). Le problème sera alors la recherche des conditions dans lesquelles l'un influe sur l'autre ou en subit l'influence. La solution à ce problème suppose qu'on analyse chacun en ses parties constitutives¹². Ce que j'illustrerai avec des unités lexicales.

Tout le monde connaît le sens des mots *livre* et *marche*. Mais que signifie la phrase *le livre marche*? Ici, le mot *marche* a-t-il le sens «se déplacer au moyen des jambes» comme dans *l'homme marche*? Une question analogue se pose pour le mot *livre* : a-t-il, dans cet exemple, le sens de «volume imprimé d'un nombre assez grand de pages» comme dans *il a lu le livre*? Au cas où les deux questions recevraient une réponse affirmative, la phrase signifierait «le volume imprimé d'un nombre assez grand de pages se déplace au moyen des jambes». Ce n'est vraisemblablement pas le cas. Ou du moins, ce ne serait pas le sens le plus probable de la phrase ; mais plutôt «le livre se vend bien».

C'est que, comme tous les mots, *livre* a un *signifié* qui consiste en un ensemble hétérogène de *sens*. Ainsi :

livre

volume imprimé ...

commerce du livre

industrie du livre

.....

Il en va de même pour *marcher* :

marcher

se déplacer ...

bien fonctionner

produire l'effet souhaité...

¹² La même tendance se trouve affirmée dans d'autres disciplines : «La conscience humaine telle que nous en faisons l'expérience, par introspection et dans nos relations inter-humaines, verbales et non verbales, est un *ensemble* de propriétés et de capacités différentes qui ne peuvent pas être réduites les unes aux autres, ni même à leur simple addition» (Atlan, 2007, p. 31).

Cet ensemble de sens est hétérogène, en ce que tous les sens ne sont pas également répartis dans la communauté linguistique, et qu'ils ne sont pas également faciles d'accès dans la mémoire des usagers. D'où méprises et ratages dans l'intercompréhension.

Le sens de la phrase provient certes de l'assemblage du sens des mots qui la composent. Mais pas n'importe quel assemblage. Car tous les assemblages ne se valent pas. Autrement dit, tous les sens d'un mot ne sont pas également compatibles avec les sens d'un autre mot. Certains assemblages comme «le volume imprimé d'un nombre assez grand de pages se déplace au moyen des jambes» sont peu probables, mais non impossibles. Ce sens serait retenu dans un univers du discours qui renvoie à un monde contrefactuel : qu'on pense au monde d'*Alice au pays des merveilles*. Sans raison particulière, locuteur et auditeur attribuent à la phrase celui des sens qui est le plus probable dans le monde factuel (celui qui correspond à notre expérience quotidienne). Le sens *hic et nunc* d'un énoncé dépend de notre expérience, de notre représentation du monde. Nous savons d'expérience que l'effet attendu de la publication d'un livre, c'est la vente ; d'où le sens «le livre se vend bien». Voilà un aspect de la signification où le sens réalisé dépend des réalités perçues, de leurs représentations. En revanche, rien dans l'expérience n'impose à une langue — le français, en l'occurrence — de grouper dans le signifié d'un même mot les sens 'se déplacer', 'bien fonctionner' et 'produire l'effet souhaité'. Ici, la langue n'obéit qu'à «son propre ordre».

La complexité sémantique n'est pas une spécificité du lexique ; la grammaire en comporte des spécimens : quelle est la signification du passé composé dans *cette mère a eu un enfant* ? Le temps «passé», certes. Mais sur le plan aspectuel : «accompli» (ou «résultatif»), «terminatif» ou «ponctuel» ? L'observation montre que les trois sont possibles.

En effet, le passé composé peut renvoyer à un événement abouti dont le résultat est là ; ainsi : *le vent s'est levé* «le vent souffle effectivement». Avec cette valeur du passé composé, *cette mère a eu un enfant* signifie que l'enfant est effectivement là ; dès lors, *cette mère a eu un enfant* implique que «cette mère a un enfant».

Dans son sens «terminatif», le passé composé désigne un événement qui est arrivé à son terme comme dans *j'ai mangé mon pain blanc*, qui veut dire que je n'en ai plus ; *cette mère a eu un enfant* signifie alors qu'elle n'en a plus, et que l'enfant a disparu, est parti ou mort.

Avec sa valeur ponctuelle, le passé composé indique que l'événement est récent ; donc l'enfant dont il est question est un nouveau né. Dès lors, la phrase *cette mère a eu un enfant* implique que «cette mère a un bébé» ; de la même façon *cette mère a eu deux enfants* implique que «cette mère a deux bébés», donc «cette mère a des jumeaux».

Les différents sens ne sont pas équiprobables. Une enquête auprès de 22 collégiens lausannois¹³ donne les résultats suivants : le sens 'passé'

¹³ Mahmoudian, 1989. Cf. aussi Bossel, 1986.

est attribué au passé composé par 100% des enquêtés, alors que le sens 'terminatif-ponctuel' n'est indiqué que par 10% ; et entre les deux, se situent 'accompli' (36%) et 'terminatif' (27%).

Cet exemple semble montrer que la structure de la signification grammaticale est indépendante de la représentation de la réalité. Mais cette indépendance n'est que relative. Lors de la même enquête, les informateurs concevaient la mère comme un être humain. Mais dès que le nombre d'enfants dépassait 5 ou 6, ils faisaient remarquer qu'il devait s'agir d'une autre espèce animale. Autrement dit, ils se fient à la représentation qu'ils ont de l'espèce humaine et de sa parturition ; et jugent improbables — si non impossibles — des sextuplés ou octuplés.

10. ACQUISITION

Une autre voie pour montrer le processus complexe de la détermination réciproque serait de se pencher sur l'acquisition :

Comment peut-on enseigner la signification d'un mot comme *chiot* à un enfant ou à un étranger ? Par monstration (c'est-à-dire par recours direct à l'expérience) : en pointant le doigt vers un chien en bas âge. Ou par circonlocution : «le chiot, c'est un bébé chien».

Les deux procédés peuvent-ils être utilisés avec une égale efficacité pour tous les mots ? Ce ne semble pas être le cas. La monstration n'est certes pas utilisable pour des mots comme *atome* ou *votation*. On est amené à paraphraser leur contenu. En revanche, on ne peut guère avoir recours à la circonlocution pour *rouge* ; on doit passer par la monstration (d'une fleur, d'un vêtement, ...)

De ces exemples quotidiens de l'usage du langage, je crois pouvoir conclure que :

Les éléments linguistiques ne sont pas tous situés au même niveau ; certains — acquis tôt et d'usage fréquent — sont mieux maîtrisés que ceux qui, acquis tardivement, sont rares dans l'usage, donc mal maîtrisés. La circonlocution n'est efficace que si la paraphrase des mots rares fait appel à des mots usuels.

Le corollaire de cette proposition est que la structure linguistique est formée de multiples strates, qui n'ont pas toutes le même comportement : ne sont pas également disponibles dans la mémoire, ni non plus également répandus dans les diverses couches de la communauté.

La langue (plus précisément, le signifié linguistique) et la pensée (la représentation du réel) entretiennent des relations variables selon les niveaux de structure. Dans certains cas, la représentation — issue de l'expérience du réel — enrichit la sémantique linguistique. Pour que l'enfant apprenne l'effet du feu sur son corps, la médiation langagière est inopérante. Une fois cette connaissance acquise par expérience, il est à même de comprendre *le feu brûle*. Dans d'autres cas, ce sont les éléments du signifié

qui introduisent de nouveaux éléments de connaissance : on ne peut concevoir l'apprentissage de l'algèbre sans recours au langage .

Dans cette perspective, la relation langue/expérience n'est pas circulaire ; elle est mieux représentée par une spirale où tour à tour langue et expérience sont source et cible. A certaines étapes, la langue apporte des éléments nouveaux à la représentation. Il s'ensuit que sur un plan infinitésimal, la représentation n'est plus la même qu'avant cet apport. A d'autres étapes, les rôles sont inversés : l'expérience apporte de nouveaux éléments de connaissance, et ouvre la voie à l'enrichissement de la langue, donc, à son évolution.

Noter qu'une telle conception de la langue et de sa structure est en parfait accord avec les résultats des recherches récentes et des réflexions menées en neurosciences. Voici ce qu'écrivent Ansermet et Magistretti : «La plasticité introduit une nouvelle vision du cerveau [...] Il ne peut plus être vu comme un organe figé, une fois pour toutes déterminé et déterminant. Il ne peut plus être considéré comme une organisation définie et fixe de réseaux de neurones [...] le réseau neuronal reste ouvert au changement, à la contingence, modulable par l'événement et les potentialités de l'expérience, qui peuvent toujours modifier ce qui était» (Ansermet & Magistretti, 2004, p. 20).

Ce parallèle a son importance. Dans la mesure où la linguistique cherche à rendre compte de la façon dont le sujet parlant connaît et utilise sa langue, elle s'intéresse à l'intuition et au comportement du locuteurs. L'intérêt pour le savoir du sujet est le point qui la rapproche des neurosciences.

11. INTERET ET APPORT DE HUMBOLDT

Ce qui précède n'est pas un procès de Humboldt. Il ne s'agit même pas d'un débat sur la conception humboldtienne du langage et de la pensée ; débat qui suppose un dépouillement complet de son oeuvre.

Depuis quelque temps, les idées de Humboldt trouvent — comme le fait remarquer Chabrole-Cerretini (2007, p. 133-135) — un regain d'intérêt dans certains milieux linguistiques. La présente étude vise à examiner la façon dont les thèses de Humboldt peuvent être interprétées aujourd'hui ; et la place qui leur reviendrait dans les problèmes actuels, compte tenu de l'évolution de la linguistique tant sur le plan théorique qu'au niveau des recherches empiriques. Je sais pertinemment que mes interprétations ne sont pas les seules possibles. J'ai insisté sur les aspects où les idées de Humboldt sont exprimées par des formulations trop générales, et demanderaient approfondissement et analyse poussée.

La linguistique ne se développant pas en vase clos, ni séparée des autres sciences par des barrières étanches, les problèmes du langage, de la pensée ou de la conscience font l'objet de curiosité d'autres disciplines. «L'existence d'une conscience humaine, écrit Henri Atlan, n'est pas une

propriété indivisible, en tout ou en rien, qui ne peut pas être décomposée en propriétés différentes les unes des autres. En fait, certaines des propriétés attachées à l'existence d'une conscience humaine peuvent être présentes dans des espèces animales, notamment des primates, et aussi dans des machines intelligentes» (Atlan, 2007, p. 30). Ce qui invite à renouveler la position de certains problèmes en linguistique.

Sous d'autres aspects, il faut rendre hommage à Humboldt. En premier lieu, ses réflexions sur les liens entre langage et pensée : il a énoncé de sérieuses réserves sur l'idée que la langue ne faisait que refléter une pensée formée, douée d'une logique universelle. Cette remise en question aurait pu préparer le terrain pour que soit accueillie avec des difficultés moindres la thèse de l'arbitraire linguistique (Saussure, 1977, p. 106). Ce qui a permis d'étudier en détail la diversité de la structure des langues. Mais il s'agit là d'un fait trop connu pour qu'on insiste là-dessus.

La structure conçue comme un ensemble d'unités solidaires est — me semble-t-il — le second apport original de Humboldt. Il est vrai que les fondateurs de la linguistique structurale européenne ne font pas grand cas de Humboldt. Ainsi, on ne trouve aucune référence à son œuvre dans le *Cours de linguistique générale* de Saussure ni dans les *Principes de phonologie* de Troubetzkoy (1964). Bloomfield se borne à évoquer que Humboldt a écrit le «premier grand ouvrage sur la linguistique générale» (Bloomfield, 1970, p. 22). Il n'en demeure pas moins que les premiers linguistes structuralistes partagent des positions communes avec Humboldt : de part et d'autre, on conçoit la langue comme une entité dont les parties constitutives ont des interrelations étroites, et se délimitent les unes les autres. Que l'on en juge :

«Pour que l'homme comprenne véritablement un seul mot, non comme une simple stimulation sensible, mais comme un son articulé désignant un concept, il faut déjà que la langue dans sa structure d'ensemble soit tout entière en lui. Il n'y a rien d'isolé dans la langue, chacun de ses éléments ne s'annonce que comme la partie d'un tout» (Humboldt, 2000, p. 85).

«[...] la langue est un système dont tous les termes sont solidaires et où la valeur de l'un ne résulte que de la présente simultanée des autres» (Saussure, 1977, p. 159).

«On comprend par la *linguistique structurale* un ensemble de recherches reposant sur une *hypothèse* selon laquelle il est scientifiquement légitime de décrire le langage comme étant *essentiellement* une *entité autonome de dépendances internes*, ou, en un mot, une *structure*.» (Hjelmslev, 1971, p. 28).

Humboldt est, à ma connaissance, le premier à avoir conçu la langue comme un tout où les unités se définissent dans et par la structure.

Même si la filiation n'est pas évidente, force est de constater que Humboldt exprime des idées en germes ; ou mieux, il anticipe l'évolution des idées sur le langage.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANSERMET François & MAGISTRETTI Pierre, 2004 : *A chacun son cerveau. Plasticité neuronale et inconscient*, Paris : Editions Odile Jacob.
- ATLAN Henri, 2007 : «Les frontières revisitées», in Henri ATLAN, Frans B. M. de WAAL (éd.) : *Les frontières de l'humain*, Paris : Editions Le Pommier/Cité de la science et de l'industrie, p. 5-51.
- BLOOMFIELD Leonard, 1970 [1935] : *Le langage*, Paris : Payot.
- BOSSEL Philippe, 1986 : *Etude de la structure du signifié appréhendée à travers quelques unités lexicales du français délimitées dans le cadre du champ notionnel des âges de la vie humaine* (Mémoire inédit), Faculté des lettres, Université de Lausanne.
- CHABROLLE-CERRETINI Anne-Marie, 2007 : *La vision du monde de Wilhelm von Humboldt. Histoire d'un concept linguistique*, Paris : ENS Editions.
- CHOMSKY Noam, 1964 : *Current issues in linguistic theory*, La Haye, Mouton.
- 1997 : *Réflexions sur le langage*, Paris : Flammarion.
- ENGEL Pascal, «La pensée» in *Encyclopaedia Universalis* (en ligne).
- FREUD Sigmund, 1956 : «Lettre 69 à Fliess», in *Naissance de la Psychanalyse*, Paris : PUF.
- , «La négation», *Résultats, idées, problèmes, II*, Paris : PUF.
- GRIZE Jean-Blaise & GILBERTE-LE BONNIEC Piéaut, 1983 : *La contradiction, Essai sur les opérations de la pensée*, Paris : P.U.F.
- HJELMSLEV Louis, 1971 [1948] : «Linguistique structurale», in *Essais linguistiques*, Paris : Minuit.
- HUMBOLDT Wilhelm von, 1903-1935 : *Essai sur les langues du Nouveau Continent*, in *Gesammelte Schriften*, Berlin : Behr's Verlag, (17 volumes), vol. V.
- , 1974 : *Introduction à l'œuvre sur le kavi*, trad. P. Caussat, Paris : Seuil.
- , 1996 : *Sur le caractère national des langues*, traduction P. Caussat, in CAUSSAT Pierre; ADAMSKI Dariusz; CREPON Marc : *La langue, source de la nation. Messianismes séculiers en Europe centrale et orientale (du 18e au 20e siècle)*, Sprimont : Mardaga. [pages ?]
- , 2000 : *Sur le caractère national des langues et autres écrits sur le langage*, traduit par Denis Thouard, Paris : Seuil (Points Essais).
- LABOV William, 1976 : *Sociolinguistique*, Paris : Minuit.
- LACAN Jacques, 2001 : «Allocution sur la psychose de l'enfant» (1967), in *Autres écrits*, Paris : Seuil.
- MAHMOUDIAN Mortéza, 1989 : «Unité et diversité de la signification», *La Linguistique*, 25-2, p. p. 115-132.
- MARTINET André, 1960 : *Eléments de linguistique générale*, Paris : Colin.
- MORIN Edgar, 2000 : *A propos des sept savoirs*, Paris : Éditions Pleins Feux.

-
- PIAGET Jean, 1945 : *La formation du symbole chez l'enfant*, Neuchâtel : Delachaux et Niestlé.
- RICŒUR Paul, s.d. : «Philosophie du langage», in *Encyclopaedia Universalis* (en ligne)
- SAPIR Edward, 1991 : *Linguistique*, Paris : Gallimard (Folio Essais).
- SAUSSURE Ferdinand de, 1977 [1916] : *Cours de linguistique générale*, Paris : Payot.
- TROUBETZKOY Nicolas S., 1964 : *Principes de phonologie*, Paris, Klincksieck.
- WAAL Frans B. M. de, 2007 : «L'homme est-il un loup pour l'homme» ?, in Henri ATLAN, Frans B. M. de WAAL (éd.) : *Les frontières de l'humain*, Paris : Editions Le Pommier/Cité de la science et de l'industrie, p. 53-105.
- WHORF Benjamin Lee, 1969 : *Linguistique et anthropologie*, Paris : Denoël.



Wilhelm von Humboldt (1767-1835)